

Corrida

Jérémie Brasseur

On entend Violaine en coulisse : Dehors ! Allez-vous-en ! Ouste !, etc. Mme Boudainguibolle entre en scène à reculons, l'air affolé. Elle est suivie par Violaine, qui pointe sur elle une arme à feu.

VIOLAINE. – Fichez-moi le camp, vieille taupe !
Filez avant que je tire !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine, mon petit,
sois raisonnable.

VIOLAINE. – Jamais je ne vous laisserai
m'enlever Rodolphe. Vous entendez,
Mme Boudainguibolle. Jamais !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Mais enfin, voyons ;
un taureau au milieu du living...

VIOLAINE. – Le fait d'être ma propriétaire ne
vous autorise pas à porter un jugement
sur le choix de mes animaux domestiques.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Ce n'est pas telle-
ment pour moi. Mais les voisins se plai-
gnent. Il paraît que ça mugit chez vous,
quand ils font bouillir leur lait.

VIOLAINE. – Ils n'ont qu'à boire du jus
d'orange.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine, baissez
cette arme, c'est ridicule. S'il y a
quelqu'un qui peut vous aider, c'est bien
moi, mais il faut comprendre...

VIOLAINE. – Moi, *comprendre* ? Moi, je dois
comprendre ? Cela fait cinq ans que je les
supporte les voisins. Cinq ans que je feins
de ne pas entendre les sarcasmes de leur
petit Simon. Chaque fois que je passe
dans la rue, il gueule *Olé ! Olé !* en se-
couant son écharpe rouge. Et moi, je dois
rester calme. Mais la nuit, Mme Boudain-

guibolle, je ne peux pas dormir. Je re-
pense à tout ça, je rumine, je rumine...

MME BOUDAINGUIBOLLE. – C'est trop bête !

VIOLAINE. – Je vous demande pardon ?

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Je veux dire : c'est
bien malheureux !... Tout ça depuis que
vous vous êtes mise en tête d'adopter un
veau.

VIOLAINE. – Il était si touchant, il me regardait
avec ses grands yeux, en ballottant de la
queue. Je revoie encore ses petites
oreilles qui me faisaient signe comme ça.
J'ai tout de suite su qu'il y avait quelque
chose entre nous.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Ah, Violaine... Je sais
ce que c'est : le soir au coin d'un pré on
sent un regard se poser sur soi, un mufler
au souffle torride, des sabots qui claquent
le sol pour convier à de fougueux tangos...

VIOLAINE. – N'essayez pas de m'entortiller,
Mme Boudainguibolle. Vous me caressez
dans le sens du poil pour m'amadouer,
mais dès que j'aurai baissé l'échine, tac !
la banderille plantée pile entre les omo-
plates. Arrière, la vieille chouette !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine, je vous
assure...

VIOLAINE. – Un mot encore, et j'appelle mon
Rodolphe. Depuis le temps qu'il rêve
d'enfoncer ses cornes entre vos deux
mamelles.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine !

VIOLAINE. – Vous venez, mine de rien, boire
une tisane aux herbes dans mon divan et
papoter de tout et de rien, mais vous ne
pouvez vous empêcher de lui jeter de vi-

lains regards en coin. L'air de dire : « *Que fait ce taureau d'une demie-tonne sur le tapis persan du salon ?* »

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Moi ? Mais pas du tout. Violaine, enfin...

VIOLAINE. – « *A l'abattoir ! c'est là qu'il devrait être !* » Voilà ce que vous vous dites, dans votre petite cervelle de bourgeoise étriquée, vous qui passez votre temps à balader un roquet hargneux ou à remplir la gamelle d'un matou miteux.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Oh, destin funeste ! si j'avais su qu'un jour...

VIOLAINE. – Mais lui, Rodolphe, lui, il sent toute cette réprobation silencieuse qui se dégage de vous comme une odeur de bouse fraîche. Et si je ne lui disais pas : « *Laisse, Dolphy. Laisse donc. Tu sais bien que toute cette méchanceté ne peut rien contre nous deux.* »... Oui, croyez bien que si je ne le retenais pas, ça ferait longtemps qu'on aurait du steak de Boudainguibolle au dîner.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Oh, ça suffit, maintenant ! Donne-moi ça.

Elle veut lui arracher l'arme des mains. Mais le coup part et l'atteint à la poitrine. Elle s'effondre.

VIOLAINE. – Mme Boudainguibolle ! Oh, mon Dieu, je ne voulais pas... Pas ça ! Je vais chercher du secours.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Non, Violaine. Reste avec moi ; ne m'abandonne pas.

VIOLAINE. – Vous saignez. Il faut faire quelque chose.

MME BOUDAINGUIBOLLE. – C'est trop tard. Ecoute, il faut que tu saches. Violaine, tu ne peux pas rester avec ce Rodolphe, c'est un amour contre-nature.

VIOLAINE. – Tout ça parce que c'est un taureau !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Non, écoute. Le père de Rodolphe était un bovin formidable, il se dégageait de lui une force, une noblesse... Son front était plein de vaillance et son poil plein de douceur...

VIOLAINE. – Comme vous en parlez !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Dieu, que je l'ai aimé ! Violaine, Rodolphe est ton demi-frère.

VIOLAINE. – Quoi !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Oui, ça ne saute pas aux yeux parce que tu tiens surtout de ta mère.

VIOLAINE. – Vous ?

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Oui, je n'ai jamais osé te le dire. À ta naissance, je t'ai confiée à des bonnes sœurs et elles t'ont raconté que tu étais un enfant perdu, que tu avais été élevée par une colonie de sauterelles, mais tout ça n'était que pure invention... Ah, pourras-tu jamais me pardonner ?

VIOLAINE. – Vous, Marguerite Boudainguibolle, ma proprio ? Vous, ma mère ? C'est impossible !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Et pourtant ! Ne t'es-tu jamais demandée pourquoi je te louais un appartement de 100 m² pour seulement 75 euros par mois ?

VIOLAINE. – Charges non comprises !

MME BOUDAINGUIBOLLE. – Violaine, tu es ma fille. Embrasse-moi... Je sens que je pars.

VIOLAINE. – Madame Boudainguibolle ! Maman !... Non ! pas maintenant, pas maintenant ! Ah la vie, quelle vacherie !